

BRUSQUE VIRAGE À DROITE : À PROPOS DE L'ÉVOLUTION POLITIQUE DES PAYS-BAS

Publié dans *Septentrion* 2009/2.

Voir www.onserfdeel.be ou www.onserfdeel.nl.

Depuis les années 1960, les Pays-Bas passaient pour être, même aux yeux de leurs habitants, le paradis de la tolérance et du libéralisme. Tout y était permis, rien n'y était impossible. Hormis quelques catholiques et calvinistes attardés et sectaires, personne ne faisait le lien entre les idées libertaires des Néerlandais sur la sexualité, l'avortement, l'euthanasie, l'éducation ou l'usage de stupéfiants et la dépravation des mœurs ou la faillite de la morale publique. Non, les Néerlandais faisaient leurs délices des anathèmes prononcés à leur endroit par l'Église réactionnaire de Rome, ils se gaussaient avec une certaine morgue des histoires à sensation dans lesquelles les médias étrangers dépeignaient les Pays-Bas comme de nouvelles Sodome et Gomorrhe. Et ils savaient évidemment aussi qu'on n'en arriverait pas à cette situation extrême.

Puis un changement brutal se fit. Pratiquement du jour au lendemain, hommes politiques, hauts responsables et journalistes furent convaincus que c'en était fini des Pays-Bas. Il fallait renverser la vapeur et l'on renversa la vapeur. Il apparut soudain que l'éducation de la jeunesse avait été négligée. La fameuse tolérance prit une autre acception, le terme était désormais synonyme de désintérêt et d'indifférence. Les Néerlandais s'étaient mis sur les bras une génération qui rejetait Dieu et les interdits, qui était paresseuse, grossière et bruyante, pleine de narcissisme et de suffisance.

L'origine du mal fut rapidement décelée: les années 1960. À l'époque, on avait trop largement ouvert les portes à la tolérance. On s'était mis soudain à considérer comme merveilleux et désirable tout ce qui s'écartait de ce qui avait semblé longtemps normal et modéré, de ce qu'on avait jugé gris et morne. Peu après, on avait toléré l'apparition de groupes aux idées bizarres et moralement douteuses, sans se soucier de leur intégration sociale. Pire: on ne fit souvent rien pour assurer cette intégration. Le fait que ces nouveaux Néerlandais considéraient l'homosexualité comme diabolique et la femme comme inférieure nous était alors apparu comme des variantes anthropologiques exotiques parfaitement compréhensibles et admissibles compte tenu de la particularité de leur culture. Hélas! Nous sommes restés longtemps aveugles devant l'évidence.

REVIREMENT

On peut dater le jour de la volte-face avec précision: ce fut le 11 septembre 2001. La communauté qui permit finalement aux Néerlandais de voir clair fut celle des musulmans néerlandais, et plus particulièrement les musulmans marocains qui, par rapport aux musulmans turcs, par exemple, étaient issus de cultures prémodernes, pauvres, rurales - arriérées, même.

«Les» musulmans avaient déclaré la guerre à l'Occident riche, moderne, éclairé mais pas sur le terrain conventionnel de l'économie, de la technologie ou de l'affrontement armé organisé, dans un esprit de conquête délibéré. Leur objectif était simplement de saper et de détruire: une guérilla, visant ni plus ni moins au triomphe mondial de l'islamisme. Tel était le message inquiétant lancé non seulement par les terroristes musulmans intégristes mais aussi par leurs adversaires, rigides comme eux, théoriciens, responsables politiques et militaires défaitistes du camp occidental.

Et ce message - c'est le véritable secret qui se cache derrière le revirement culturel néerlandais - fut confirmé à plusieurs reprises par une cohorte de prophètes craintifs annonçant le malheur à venir et transmis jour après jour avec un zèle fanatique que je n'aurais pas cru possible aux Pays-Bas. N'était-il pas évident que les Néerlandais avaient accueilli l'ennemi à bras ouverts? Pendant toutes ces années, n'avaient-ils pas permis à quantité d'imams fanatiques de répandre leurs messages de haine financés par les ayatollahs iraniens? Les jeunes Marocains mis en joie par les *Twin Towers* effondrées n'étaient-ils pas la preuve vivante que le poison de la charia accomplissait aussi son travail de destruction au sein de la société néerlandaise?

Il ne manquait plus qu'un vrai Néerlandais pour focaliser avec éloquence tous les mécontentements, toutes les réactions de peur et les appréhensions latentes. Pim Fortuyn (1948-2002) sembla taillé pour endosser ce rôle. Ancien marxiste, il était rompu à une pensée faite de solides antithèses et de théories du complot; comme il reconnaissait son homosexualité dont il faisait même étalage, il incarnait une forme fondamentale de liberté et d'égalité menacée



«Musulmans de tous les pays!! ... Voilà un film très vexant! ... Je répète: ...» Le Premier ministre néerlandais Jan Peter Balkenende met les musulmans en garde contre le court métrage *Fitna* réalisé par le politique populiste Geert Wilders.

par «les» musulmans; à travers ses idées, exposées dans de nombreux articles confus, sur la nécessité de structures à taille humaine, sur l'amabilité des policiers et la compétence des instituteurs, il exprimait la nostalgie largement répandue des relations cohérentes dans les Pays-Bas d'avant les années 1960, pittoresques, de race blanche et respectueux de l'autorité.

Pratiquement personne ne s'aperçut que ces idées étaient peu compatibles avec les conceptions économiques néolibérales qu'il défendait ouvertement. Fortuyn fut d'ailleurs assez intelligent pour ne pas troubler sa vision idéalisée du cours tranquille des premières décennies d'après-guerre avec des histoires tournant autour des idées d'un conservatisme forcené encore très vives également aux Pays-Bas sur la liberté sexuelle, l'avortement et l'homosexualité, et qui avaient dû plus d'une fois le tourmenter dans sa jeunesse. Car, d'origine petite-bourgeoise et religieuse bornée, ces histoires sur l'intolérance, les préjugés, l'hypocrisie, l'indiscrétion, la discrimination, les brimades et les agressions physiques ressemblaient étrangement aux histoires qu'il répandait lui-même désormais sur «les» musulmans. Il n'est pas impossible, ni vraiment faux, qu'il ait vu en eux le retour de cet ancien cauchemar.

Bref, Fortuyn fut considéré comme un démagogue charismatique qui trouvait plutôt ses adeptes parmi les Néerlandais mécontents, les cas sociaux, les gens des «quartiers défavorisés». Grâce à Fortuyn, ceux-ci se mirent à croire que leur précarité était moins liée à une injustice socioéconomique, due en partie à la faillite de l'État providence, qu'aux ennuis physiquement palpables causés par des musulmans déshérités qui, en effet, parlaient rarement le néerlandais et s'accrochaient aveuglément à des coutumes incommodes. C'étaient principalement les Marocains immigrés de la deuxième génération, gâtés par leurs mères mais aussi très frustrés, qui dérangeaient, se montraient agressifs et bravaient les lois.

EGOS QUI DISTRIBUENT DES COUPS

Si le nombre des partisans de Fortuyn augmenta de façon spectaculaire, c'est surtout à cause de l'intérêt que les médias lui marquèrent. Et ceux qui, comme moi, voyaient surtout en lui un prétentieux mégalomane hors normes aux idées douteuses, durent admettre qu'à la télévision, il s'y entendait pour insuffler du tonus à bien des émissions-débats languissantes grâce à ses interventions enjouées, fines et lumineuses qui clouaient le bec aux représentants de l'«ancienne politique», prisonniers de leur jargon parlementaire nébuleux.

Mais je pense - c'est d'ailleurs une zone d'ombre que j'aimerais voir remise en lumière - que le succès de Fortuyn fut aussi et avant tout le succès d'un converti, d'un homme qui renonça à ses propres errements dans une gauche orthodoxe et qui osa «nommer» ouvertement et avec aisance les «vraies» causes de tous les malheurs - aucune déclaration n'a connu un tel succès dans le monde du journalisme. L'exemplarité de Fortuyn tenait au fait qu'il offrait l'occasion, à une foule de personnes de sa génération socialement arrivées, moins audacieuses mais de droite, elles aussi, de se distancier sans perdre la face de leur passé de gauche devenu impossible.

Le passage à droite des Pays-Bas s'est donc accompli principalement dans les médias, puis grâce à eux. On fit à Fortuyn et à ses partisans plus ou moins fervents une publicité énorme, sans rapport avec l'importance de leur message. Le battage vint de bastions traditionnels de la droite comme les quotidiens *De Telegraaf* et *Het Algemeen Dagblad* mais aussi de journaux plus ou moins orientés à gauche tels que *Het Parool*, *Trouw* et *de Volkskrant*. Ces deux dernières publications, l'une d'obédience protestante, l'autre catholique, opérèrent un revirement politique très surprenant.

Le prochain doctorant qui se penchera sur ce revirement tirera la conclusion que jamais autant de gros titres n'avaient été utilisés semant la panique mais accompagnant des articles sans grand intérêt. La presse de bonne tenue fut gagnée par la mode de ce qui, dans les années



Aujourd'hui le bus ne passera pas par le quartier d'Oosterwei de Gouda.

1960, constituait la douteuse prérogative de feuilles de chou comme *Bild* en Allemagne ou *Sun* en Angleterre, qui compensaient le manque d'actualités à sensation en les inventant de toutes pièces. Mais l'on prit soin évidemment de placer les racontars entre guillemets ou de faire référence à des informateurs plus ou moins connus pour prévenir les critiques.

En même temps que l'on glissait de la réalité vers la fiction, on introduisit des techniques narratives dans l'information factuelle. Les uns des journaux présentèrent même des histoires bien tournées qui remplaçaient les informations objectives ou les reportages. De sorte que la chronique - par ailleurs genre littéraire autonome illustré par des auteurs néerlandais de qualité comme Kees Fens (1929-2008) et Piet Grijns (°1935) - détermina de plus en plus le ton et le caractère du journal entier.

En l'occurrence, le ton était subjectif et le caractère narcissique et incestueux. Les nouvelles relatives à des événements intéressants ou leurs développements firent place peu à peu à l'univers réducteur du chroniqueur qui réagissait aux propos vifs d'un collègue blessé, qui se révélait ensuite plus ou moins étranger à l'affaire. En attendant, la rumeur était lancée, et d'autres chroniqueurs pleins de zèle installés sur la deuxième, troisième ou centième ligne du front avaient déjà livré leurs commentaires musclés, même à la radio et au petit écran, et le soir même, ces commentaires étaient contredits par d'autres collègues - si bien que les médias se trouvèrent coincés dans la réalité autocréée d'egos blessés et distribuant de grands coups autour de soi.

Dans le monde néerlandais du journalisme, la prodigieuse promptitude des médias à s'alarmer est nouvelle et responsable, dans une large mesure, du climat politique hystérique de ces dernières années. Il suffit que le premier crétin venu confère une importance pathétique et subjective au moindre incident, si anodin soit-il, pour que les autres médias prennent prétexte non du petit incident mais de la réaction excessive qu'il a déclenchée pour répercuter la nouvelle, assortie de commentaires personnels. Ainsi peut surgir subitement un monde fantastique et parallèle qui n'a que de lointains rapports avec la réalité.

Un exemple navrant de ces petits faits anodins est à coup sûr la rumeur démesurément amplifiée qui accompagna le court métrage antimusulman du populiste de droite Geert Wilders¹. Ce dernier, soucieux de dépasser le succès du film *Submission*, ne recula pas devant les risques liés à cette entreprise: pire, ce monsieur chargé d'une sainte mission parut accueillir ces risques comme une aubaine.

Submission (2004) était un film tapageur, œuvre d'Ayaan Hirsi Ali², une diva musulmane émancipée, manoeuvrant sans finesse, qui fut aussi à l'origine de l'assassinat d'un de ses partisans, le cinéaste, chroniqueur et interviewer Theo van Gogh³. Ce crime déclencha un nouveau mouvement à droite. Entourée d'une cour de thuriféraires, parlementaires et faiseurs d'opinion, Ayaan vit son étoile s'élever à des hauteurs vertigineuses mais pâlir aussi rapidement après son départ en Amérique.

Dans son court métrage *Fitna*, Wilders allait montrer qu'il était capable d'utiliser un langage dur. Le monde politique et journalistique des Pays-Bas se mit en colère contre lui pendant des mois, les diplomates ne ménagèrent pas leur peine pour convaincre le monde musulman que le gouvernement néerlandais se distanciat du film. Le 27 mars 2008, lorsque *Fitna* fut visible sur Internet, on comprit qu'il ne s'agissait que d'un bricolage bâclé d'un quart d'heure qu'aucun étudiant de première année dans une école de cinéma n'aurait osé projeter et pour lequel aucun musulman ne se fit de cheveux gris.

Autre exemple qui s'est déroulé aux Pays-Bas, qui n'est sans doute pas connu ailleurs mais qui en dit long: l'incident qui impliquait des chauffeurs de bus à Gouda. Que s'était-il passé? La ville de Gouda avait défrayé la chronique fin septembre 2008 quand la société de transports *Connexxion* avait décidé de ne plus assurer le service urbain de bus dans le quartier d'*Oosterwei* car les chauffeurs en avaient assez du comportement agressif des jeunes Marocains. Plus tard, Jan Stikvoort, le commissaire en chef de la police, déclara qu'il ne s'agissait que d'un «incident mineur»: la société de transports avait fait en tout et pour tout deux déclarations d'actes de malveillance alors que, tout bien compté, un seul chauffeur avait été menacé - un incident qui, tout compte fait, ne méritait pas plus qu'un petit entrefilet parmi les faits divers.

Mais le mal était fait. Premier quotidien à s'alarmer quand les Marocains sont en cause, *De Telegraaf* proclama à la une et en lettres gigantesques qu' *Oosterwei* était une «zone en guerre». Le journal présentait des photos d'agents de police assistant en toute décontraction à un échange de vues entre des habitants et des agents de quartier mais il joignait ce commentaire tendancieux: des agents sans réaction face aux émeutiers! Comme à son habitude, Geert Wilders en remit, estimant que le gouvernement devait retirer les militaires néerlandais d'Afghanistan pour les affecter à Gouda. Les autres partis, y compris les partis de gauche PvdA et SP, s'empressèrent à leur tour d'exprimer leur indignation.

La «zone en guerre» de Gouda fut donc prise d'assaut par les médias. «Tout ce qui bougeait là-bas», déclara le commissaire en chef Stikvoort, «fut photographié et interrogé pendant des journées. Les habitants, se sentant déshonorés, se montrèrent parfois agressifs vis-à-vis des journalistes» - un exemple type de *selffulfilling prophecy*, de prophétie qui se réalise. «Dans cette zone», dit Stikvoort, «nous avons souvent des ennuis avec de jeunes campagnards autochtones qui sniffent, se shootent et se cuisent. Mais je vois que ce sont plutôt les politiciens de la mouvance *hype* qui se ruent sur les allochtones. Si la politique prend cette orientation, notre société se prépare des lendemains pénibles».

REVIREMENT?

Et c'est effectivement cette orientation qui fut maintenue. Mais on voit poindre enfin un espoir de changement. Il semble que la crise du crédit et son corollaire, la récession économique, prennent de telles proportions que le réalisme reprend quelque peu ses droits. Et pour l'heure, ce retour au réalisme contrarie l'agenda populiste.

Il y a quelques mois, les sondages indiquaient que les partis populistes cédaient rapidement du terrain aux partis du centre et que le chef du PvdA, Wouter Bos, qui avait lutté avec succès en tant que ministre des Finances contre la crise, voyait sa cote de popularité monter en flèche. Pour autant, cette évolution ne comblait pas les Pays-Bas progressistes car ce succès avait entraîné aussi (à moins que ce n'en soit qu'une conséquence) un durcissement des positions du parti social-démocrate PvdA quant au «problème de l'intégration». Ces dernières semaines, c'est d'ailleurs Geert Wilders qui semble avoir le vent en poupe, surtout au détriment d'un autre parti de droite populiste, mené par Rita Verdonk⁴, mais aussi du PvdA.

L'esprit de Fortuyn est perceptible dans un rapport récent du PvdA sur le thème de l'intégration: il faut durcir la manière d'aborder le problème des allochtones. Cette décision s'étant même heurtée à une opposition interne dans le parti, on résolut d'opter pour une approche plus nuancée qui prendrait en compte les aspects positifs du processus d'intégration. Peu avant la publication du rapport original, la ministre PvdA du Logement, des Quartiers et de l'Intégration, Ella Vogelaar, avait été débarquée. Motif? Elle se montrait trop nuancée, elle témoignait d'une empathie excessive pour les problèmes des jeunes musulmans difficiles. Dans le langage fleuri des responsables du parti, elle n'était plus en mesure de fonctionner avec autorité.

Ceci en dit long, hélas, sur la façon dont la politique se commet de plus en plus avec les médias populaires. C'est que le manque d'autorité supposé était surtout dû à un court métrage à sensation réalisé par *Geen stijl* (Pas de style), un groupuscule de pseudo-journalistes qui, armés d'un micro et d'une caméra, cherchent à embarrasser les politiciens en leur posant des questions provocantes et agaçantes. Avec Ella Vogelaar, qui n'était - admettons-le - pas très à l'aise en public, ils avaient mis dans le mille car elle avait été dépassée par les événements.

Le court métrage qui fixait l'événement fut regardé par des millions d'internautes, puis repris et commenté bien des fois à la télévision. L'une ou l'autre voix s'est élevée, il est vrai, pour fustiger le manque de classe de ces messieurs de *Geen stijl* mais dans les débats télévisés où ils furent invités, l'estime pour leur œuvre prévalut, accompagnée bien souvent de rires sous cape. Non seulement le ministre fut mis au pas mais de plus la grossièreté d'adolescent affichée par *Geen stijl* devint en quelque sorte *salonfähig*, présentable en société. Sommes-nous entrés dans une nouvelle phase de «déprofessionnalisation» et de banalisation du journalisme néerlandais? Il est trop tôt pour le dire.

Cyrille Offermans

Essayiste et critique littéraire.

Adresse : Tersteeglaan 12, NL-6133 WT Sittard.

Traduit du néerlandais par Charles Franken.

Notes :

- 1 Voir *Septentrion*, XXXVII, n° 3, 2008, pp. 84-86.
- 2 Voir *Septentrion*, XXXIV, n° 2, 2005, pp. 88-89.
- 3 Voir *Septentrion*, XXXIV, n° 1, 2005, pp. 87-91.
- 4 Voir *Septentrion*, XXXVII, n° 3, 2008, pp. 84-86.